

# LIBRE PARCOURS

Actualité de la recherche sur le livre et la lecture des enfants et des jeunes

## **DES IMMIGRÉS ENTRENT EN RÉSISTANCE MISSAK MANOUCHIAN RACONTÉ PAR DIDIER DAENINCKX**

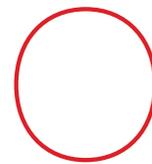
PAR ANNE SCHNEIDER

Anne Schneider  
Agrégée de Lettres  
Modernes,  
Anne Schneider est maître  
de conférences à l'Université  
de Caen (ESPE) en  
littérature de jeunesse.

✎

*Missak, l'enfant de l'affiche rouge,*  
ill. Laurent Corvaisier, Rue du monde,  
2010.

Une contribution qui fait écho, cette fois-ci, au thème du dossier puisqu'on s'y intéresse à la figure de ce grand résistant qu'a été Missak Manouchian, telle qu'elle apparaît dans l'œuvre de Didier Daeninckx. Mais, au-delà des choix littéraires de cet auteur, selon qu'il s'adresse à des adultes ou à des jeunes, le travail d'analyse d'Anne Schneider révèle une démarche qui consiste à explorer à travers plusieurs livres un même sujet, sous des angles différents et pour des lecteurs différents. Une démarche d'écriture tout à fait singulière.



On connaît Didier Daeninckx à travers ses récits policiers pour adultes mettant en scène la société contemporaine en proie à son passé trouble : par exemple *Meurtres pour mémoire* ou *La Mort n'oublie personne*<sup>1</sup>. Fondés sur des faits divers ou sur des éléments historiques avérés, fruit de son travail à partir d'archives qu'il transforme en matériau littéraire, l'auteur nous livre des pans d'Histoire, la Seconde Guerre mondiale, la France de Vichy, la Résistance ou la colonisation, et s'interroge sur la mémoire trouée de ses concitoyens.

On peut cependant s'étonner qu'il soit si peu connu comme tel du côté de la littérature de jeunesse. Ainsi dans l'article du *Monde des Livres*, paru en octobre 2009 lors de la sortie de son roman *Missak* aux éditions Perrin : « Engagé dans divers combats, l'écrivain se situe en marge de la littérature. Ses deux derniers romans, *L'Affranchi du périphérique* et *Missak*, prouvent qu'il n'a rien perdu de sa rage ». Mais pas un mot sur ses écrits pour la jeunesse.

Or, cet auteur développe un projet très cohérent autour de la passation mémorielle et de la transmission. Il s'en explique lors d'une rencontre en bibliothèque : « Je m'intéresse à ce que j'appellerai l'Histoire au vif... Au début des années 1980, la seule manière d'aborder l'Histoire au vif était le domaine artistique, le théâtre, le roman, la chanson, la peinture. Sur les questions qui sont conflictuelles dans la société, c'est souvent l'artistique qui permet d'ouvrir la voie à une réflexion plus scientifique. » D'autres raisons le poussent à écrire : « J'ai commencé à écrire parce que c'était une manière de reconstituer des époques, d'y situer des intrigues et d'y faire revivre une partie de ceux qui m'ont précédé. »<sup>2</sup>

*Missak, l'enfant de l'affiche rouge*, un album illustré par Laurent Corvaisier<sup>3</sup>, est écrit dans la même perspective que ceux de sa trilogie sur la Seconde Guerre mondiale, illustrée par Pef, *Les Trois secrets d'Alexandra*<sup>4</sup> : dans *Viva la liberté!*, le tome 3 sur la Résistance<sup>5</sup>, il raconte la vie de Rino della Negra, immigré italien, membre du réseau de Missak Manouchian.

Son premier roman consacré<sup>6</sup> pour adultes met en scène un journaliste, Louis Dragère, chargé par le Parti communiste de retracer le parcours de Missak Manouchian, immigré arménien, chef d'un groupe engagé dans la Résistance, fusillé avec ses camarades le 21 février 1944 au Mont Valérien. Comme dans un récit policier, celui-ci se livre à une enquête mêlant rencontres, lectures d'archives et de documents familiaux, afin de reconstituer le portrait de cet homme et surtout les raisons de son exécution. La période fut d'ailleurs propice à ce sujet puisque le cinéaste Robert Guédiguian réalisa un film lyrique et bouleversant sur Manouchian : *L'Armée du crime*.

Par l'écriture de *Missak, l'enfant de l'affiche rouge* Didier Daeninckx opère un « auto-transfert » entre sa première version et cette deuxième version : un album flamboyant illustré par Laurent Corvaisier de façon stylisée et symbolique, écrit dans une langue simple et épurée, composé d'un récit fictionnel et d'une partie documentaire qui revient sur le destin tragique de Missak Manouchian.

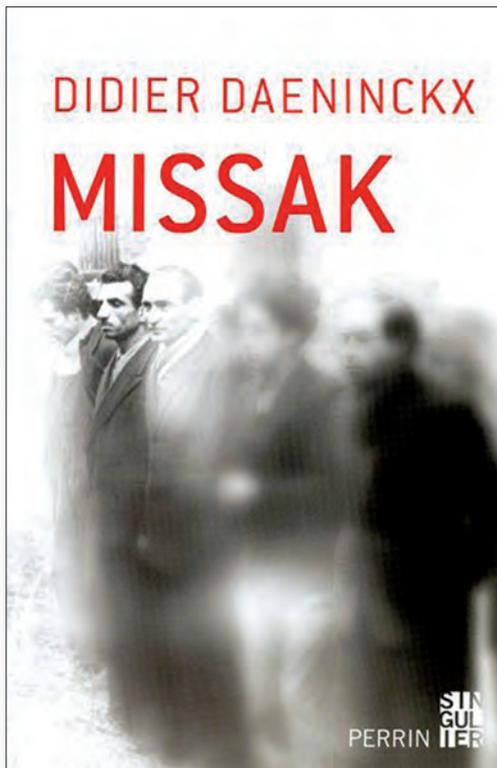
En 2010, il livre un roman pour la jeunesse intitulé *Avec le groupe Manouchian, les immigrés dans la Résistance*<sup>7</sup>, où le traitement historique se trouve plus réfléchi, du point de vue générique, mais également par ses effets réalistes, une sorte de troisième voix narrative.

Nous nous proposons donc d'étudier la façon dont cet auteur, à partir de sa trilogie consacrée au personnage de Manouchian, invente un monde fictionnel fondé sur une vision kaléidoscopique de l'Histoire. À la lumière de Francis Ponge et de son *Parti pris des choses* – dont la démarche peut être rapprochée de celle de Daeninckx puisqu'elle consiste à tourner autour du sujet-objet sans jamais l'épuiser, en tentant de le saisir aussi bien dans sa trivialité que dans sa noblesse, par la description ou la symbolisation – il invente une nouvelle forme d'écriture pour la jeunesse, en proposant des lectures plurielles, non exhaustives, qui se superposent, comme autant de lectures possibles de l'Histoire.

Ce faisant, Didier Daeninckx n'oublie pas de prendre en compte les compétences cognitives, culturelles et linguistiques des enfants en jouant sur le paratexte, sur les personnages, tout en prenant le parti pris de l'Histoire.

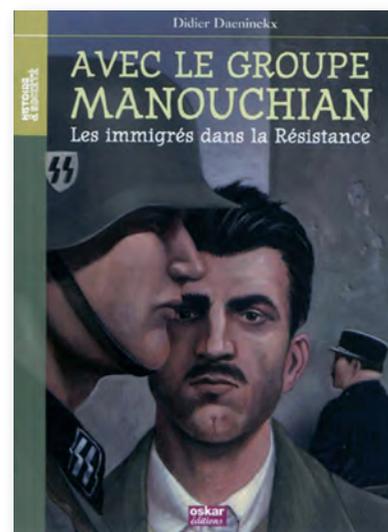
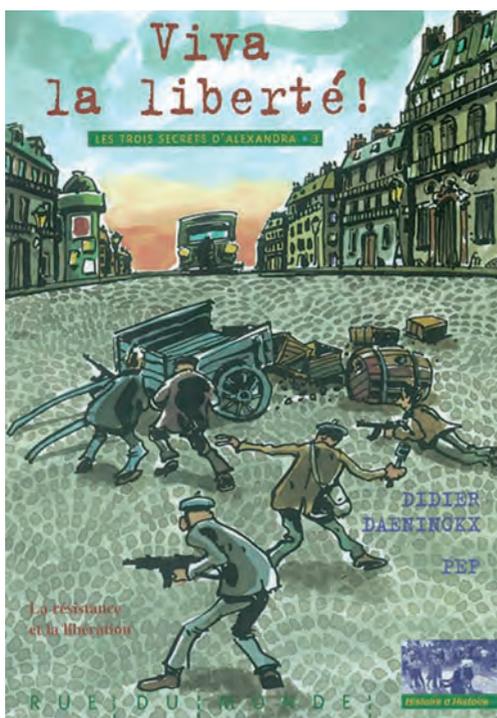
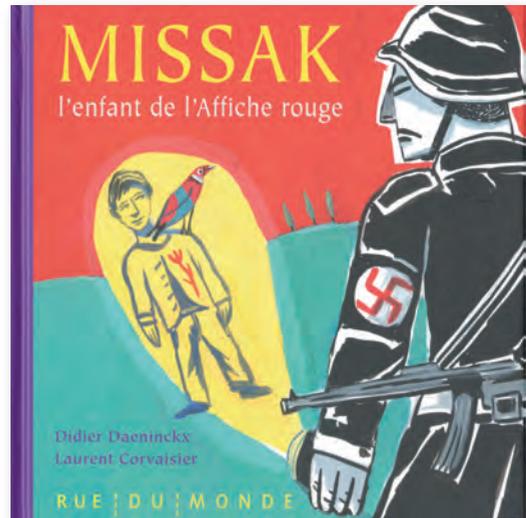
## LE PARTI PRIS DU PARATEXTE UN PARATEXTE FLOU : LE PASSÉ TROUBLE

Sur l'image de couverture du roman pour adultes, la photo est nimbée de flou, isolant ainsi la figure de Manouchian, au milieu de ses camarades. Le mystère autour de cette figure justifie le projet de récit sous la forme d'une enquête policière qui commence par la scène de fusillade, c'est-à-dire par la fin de l'histoire. C'est donc la mort du personnage qui est au cœur du livre, hanté par la question de la trahison.



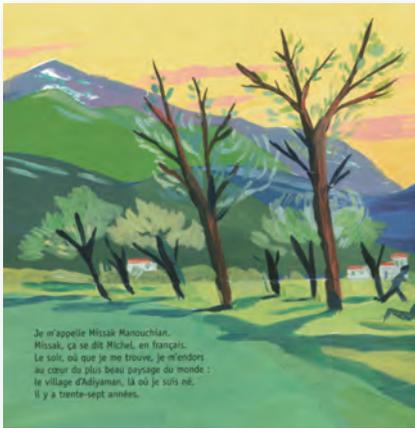
←  
Missak, éditions Perrin, 2009.

↓  
Missak, l'enfant de l'affiche rouge,  
ill. Laurent Corvaisier, Rue du monde,  
2010.



↑  
Avec le groupe Manouchian.  
Les immigrés dans la Résistance,  
Oskar éditions, 2010.

←  
Les Trois secrets d'Alexandra :  
Viva la liberté!, ill. Pef,  
Rue du monde, 2004.



Je m'appelle Missak Manouchian.  
Missak, ça se dit Michel, en français.  
Le soir, où que je me trouve, je m'endors  
au cœur du plus beau paysage du monde :  
le village d'Adiyaman, là où je suis né.  
Il y a trente-sept années.



Même ici,  
dans cette prison aux murs glacés,  
il suffit que je ferme les yeux  
pour redevenir un enfant d'Arménie.



Ça laaaa-est, roooooo  
quand la gazette est sortie,  
après m'avoir apporté du papier  
et un crayon pour que j'écrive  
ma dernière lettre...  
Au chapeau Melinade  
"m'empêcher d'oublier pour jamais  
cette nuit-là, comme un accident dans une vie"  
"il n'y avait pas, mais j'ai écrit  
je sais que je ne la verrai plus jamais..."



... J'aurais aimé vous avoir un arpent de terre,  
comme la le moussé d'Anatolie.  
Je te prie donc de te réveiller après la guerre  
sans fautes, et d'envoyer un arpent...  
pour accompagner ma dernière volonté...  
... Avec l'écrite aux amis  
qui m'avaient écrit et demandé,  
de faire livrer mes poèmes, et mes lettres  
qui valent d'être lues.  
Bon nuit, bon courage, bon nuit,  
M. M.

↑  
Missak, l'enfant de l'Affiche rouge, de  
Didier Daeninckx  
ill. Laurent Corvaisier, Rue du  
monde.  
↓



## Missak Manouchian et les immigrés résistants de l'Affiche rouge

L'histoire de Missak est bien réelle. Comme celle de tous ces jeunes issus de l'immigration qui, durant la Seconde Guerre mondiale, ont contribué à libérer la France de l'occupation nazie.

Le 21 février 1944, Missak Manouchian et ses compagnons sont fusillés au mont Valérien, près de Paris.

Avant de mourir, Missak écrit une lettre déchirante à sa femme Melinade. En mars 1955, pour l'inauguration de la première rue portant le nom de Manouchian, à Paris, Louis Aragon s'inspire de ce texte et compose son poème « Strophes pour se souvenir » qu'un autre poète, Léo Ferré, mettra en musique, quatre ans plus tard. Cette chanson deviendra célèbre sous le titre de « L'Affiche rouge ».

La dernière lettre écrite par Missak Manouchian, le matin de son exécution.

Cette mise en scène est un prélude à une réécriture de l'Histoire : des zones d'ombre restent à lever que le récit va s'attacher à dévoiler. Manouchian apparaît ici comme démuni, isolé et est présenté comme une victime. Le roman va s'attacher à démonter les rouages de cet engrenage terrible.

## UN PARATEXTE FLAMBOYANT : LE DESTIN HÉROÏQUE D'UN PERSONNAGE HORS DU COMMUN

À l'inverse, le travail graphique haut en couleurs de Laurent Corvaisier vise à mettre en lumière sur la couverture le personnage, cerné par le halo de la lampe de poche d'un soldat nazi. Or, il s'agit de Missak enfant qui semble protégé par un oiseau se tenant sur son épaule et par la fleur dessinée sur sa veste qui n'est pas sans rappeler l'étoile jaune, même si le motif floral est ici plutôt chargé du symbole de la liberté ! Comme le montre le titre, le déplacement opéré du côté du personnage enfantin permet l'identification au jeune lecteur. L'incipit « Je m'appelle Missak Manouchian. Missak, ça se dit Michel, en français. »<sup>8</sup> ancre le discours autobiographique du côté du récit d'enfance dont on retrouve tous les poncifs, avec la voix du narrateur adulte qui prend en charge ses souvenirs d'enfance : « Le soir où je me trouve, je m'endors au cœur du plus beau paysage du monde : le village d'Adiyaman<sup>9</sup>, là où je suis né, il y a trente sept années. »<sup>10</sup>

## UN PARATEXTE ENTRE CHIEN ET LOUP : LA GRAVITÉ DE L'HISTO- RICISATION

Quant à la couverture des éditions Oskar<sup>11</sup> elle est d'une teinte verdâtre qui évoque la couleur des uniformes nazis, les « verts-de-gris ». Le dessin représente Missak Manouchian de face, le visage barré par le profil d'un soldat nazi, alors qu'à l'arrière-plan, la silhouette d'un gendarme français, vu de dos devant un mur, barre la ligne d'horizon. Le personnage semble cerné. Le quotidien des Français durant la guerre y est suggéré, sans échappatoire. Et le titre laisse à penser que ce quotidien va être l'objet même du roman.

## LE PARTI PRIS DES PERSONNAGES L'ALBUM : L'EFFET DE GROSSIS- SEMENT DU « DE VIRRIS ILLUS- TRIBUS »

Le livre est très bien construit : ajout d'un dossier documentaire séparé du récit ; contraste de couleurs entre le noir et le blanc qui intensifie le tragique, et présence du rouge comme fil conducteur de l'album ; livre à rabats qui offre des lectures complémentaires, métaphores de l'oiseau et de la fleur de coquelicot qui symbolisent la liberté, l'envol et l'espoir ; mise en scène de la lettre écrite à sa femme Mélinée quelques heures avant sa mort, photographiée et reproduite sous la forme d'un document d'archive ; éclairage historique et didactique autour de l'Affiche Rouge, mais surtout changement de point de vue pour produire un récit d'enfance en deux temps : celui du récit autobiographique fictionnel de Manouchian, lors de son emprisonnement quelques jours avant d'être fusillé, en noir et blanc, caché par des rabats sur lesquels s'offre, en contraste, le temps du récit autobiographique fictionnel de l'enfance, en couleurs.

L'accent est mis sur l'hyper-héroïsation : à la manière des stoïciens, Manouchian affronte la mort dignement, il la regarde en face, ne la redoute pas, ne regrette rien. Son héroïsme se fonde sur son éthique particulière et sur son absence de rancune par rapport au peuple allemand que l'on découvre dans cette lettre qu'il écrit à sa femme, à travers, entre autres, ces mots : « Au moment de mourir, je proclame que je n'ai aucune haine contre le peuple allemand et contre qui que ce soit. »<sup>12</sup>

L'héroïsation devient aussi construction d'un mythe. L'enfant de l'affiche rouge se situe du côté des récits exemplaires, à l'instar des héros que Plutarque exalte dans *Les Vies des hommes illustres*, un ouvrage dans la pure tradition stoïcienne lu par plusieurs générations de jeunes<sup>13</sup>, que mentionne par exemple Rousseau dans le chapitre 1 des *Confessions*. Mais ici la valeur éducative du livre a une double visée : l'une s'adressant aux enfants plus jeunes en leur montrant des héros, des résistants qui se sont engagés pour la France, pour la sauver, et l'autre destinée aux plus grands, voire

aux adultes : ces immigrés doivent être reconnus comme des héros parce qu'ils sont migrants<sup>14</sup> et que leur engagement est à ce titre doublement remarquable. Une argumentation que Didier Daeninckx leur adresse en ce temps d'interrogation sur les politiques nationales d'immigration, particulièrement en France. Il rejoint ici les préoccupations d'Alain Serres<sup>15</sup> avec cette collection intitulée « Portraits de grands hommes » qui déclinera un remarquable second tome intitulé *Mandela, l'africain multicolore*.

## LE ROMAN : PROLIFÉRATION ET EFFET DE BROUILLAGE AUTOUR DES PERSONNAGES

Contrairement à l'album où les effets de grossissement mettent l'accent sur la figure héroïque de Manouchian, seul dans sa cellule peu avant sa mort, le roman historique pour la jeunesse met en scène le fourmillement des personnages, des plus simples aux plus engagés, comme Georges, alias Manouchian, que l'héroïne ne voit quasiment jamais mais dont elle entend parler avec admiration. Personnage de l'ombre, il est vu par les multiples acteurs qui l'entourent, qui rêvent de s'engager dans son réseau et qui prennent parfois des risques démesurés pour attirer son attention et se montrer dignes de lui. Il est nimbé de mystère et n'apparaît qu'une fois dans le roman. Cette mise en scène du héros de biais, uniquement à travers les voix d'autrui, contribue à faire de lui un être à la fois réel et auréolé d'imaginaire.

Parallèlement, l'accent est mis sur les personnages de l'ombre qui aident le réseau : des personnages inventés mais aussi des figures bien réelles de la Résistance comme Rino Della Negra ou Thomas Elek, ainsi qu'une foule d'anonymes engagés à divers titres dans ce combat.

De plus, une atmosphère de secret alourdit l'ensemble du roman au travers des noms de codes, des changements permanents d'adresses, des caches, des traversées dans Paris, des mensonges, des militants qui hébergent cette héroïne de quinze ans. Elle contribue à renforcer le caractère héroïque de celui qui est à la tête du réseau. Cette densification du personnage par sa pré-

sence-absence donne du poids à l'immersion historique dans le roman. Didier Daeninckx s'en explique dans la partie documentaire : « Il s'agit d'un roman historique. C'est-à-dire qu'il y a un mélange de réalité et d'invention... Les détails de chacune des situations ne sont pas obligatoirement vrais mais toujours vraisemblables. Le roman historique pour moi, cela a toujours été l'art du vraisemblable. »<sup>16</sup>

Ainsi, on peut reconnaître certains faits avérés : l'assassinat de Julius Ritter ou l'explosion de la Librairie de la Sorbonne grâce à une action isolée de Thomas Elek qui met une bombe dans un ouvrage (*Le Capital* de Marx !) et la dépose lors d'un cocktail rassemblant des nazis. Mais l'intérêt de l'œuvre vient de sa façon de romancer les petits gestes du quotidien qui ont sans doute été plus nombreux que les faits d'armes. Pierre Laborie, spécialiste de l'Histoire de l'opinion publique pendant la guerre, rappelle en effet que la Résistance a été constituée par une « multitude de petits gestes, qui, si on les prend en compte dans leur expression collective, donnent l'image d'une société marquée par l'idée du non-consentement. »<sup>17</sup>

En ce sens, ce roman ressemble davantage au film de Guédiguian *L'Armée du crime* et retrace avec le même lyrisme la vie et la mort du réseau, avec une focalisation sur tous les personnages, au milieu desquels la figure de Manouchian est ciselée. Chez Guédiguian, la montée en puissance de ce personnage est davantage mise en valeur : celui-ci veut montrer comment il devient Résistant, mais l'effet de réel repose sur la mise en lumière de ses doutes, de ses choix, de ses révoltes, de sa cohérence. Ce film est à la fois lyrique et historique, proposant une sorte de synthèse. S'adressant à des jeunes, Daeninckx a fait d'autres choix, plus univoques, centrés sur une volonté didactique de transmettre. C'est toute la question de l'adaptation littéraire à destination des enfants qui est ici en jeu : « La question de l'adaptation est constitutive de la littérature de jeunesse : on adapte des textes au niveau linguistique, cognitif et culturel des enfants, pour les mettre à leur portée avec tout ce que cela implique évidemment de prise de liberté et de possible trahison. »<sup>18</sup>

## LE PARTI PRIS DE L'HISTOIRE : RACONTER DES HISTOIRES

Dans l'album *Missak, l'enfant de l'affiche rouge*, le procédé d'analepse qui superpose deux temporalités invite le lecteur à un dialogue, à travers un grossissement lyrique et poignant sur ce qu'aurait pu être le monologue intérieur du personnage. Ainsi, le récit ne relève plus de la simplification mais d'une recreation particulièrement féconde fondée sur la métaphorisation et sur l'adresse de deux types de discours engagés adressés, l'un en direction de l'enfant et l'autre de l'adolescent dont la visée éducative s'inscrit dans le paysage politique français contemporain.

De fait, le propos est totalement différent de celui du livre pour adultes : ce qui importe ici, c'est bien de recentrer la réflexion, par un effet de renversement, sur l'image de l'Affiche Rouge qui, à la page 7 contient tout le projet de l'auteur<sup>19</sup>. La lecture de la propagande nazie s'en trouve détournée : ce sont des immigrés qui ont résisté à l'Allemagne nazie, qui se sont battus pour leur pays, comme le sous-tend déjà l'incipit sur l'identité arménienne du jeune héros, cité plus haut.

Le livre propose ainsi plusieurs niveaux de lecture en jouant sur le dévoilement : sous les rabats se cache une vérité qu'il est temps de soulever : l'imaginaire d'une relecture historique est mis en scène par la reproduction de l'affiche rouge, décontextualisée pour être réhistoricisée par rapport à l'histoire contemporaine de la France.

Cet effet presque matérialisé de l'album offre au lecteur de relier le passé et le présent à partir d'un discours sur la migration, sur la colonisation, ou plutôt exactement sur le renversement du motif colonial. Le récit fonctionne à la fois comme la mise en scène fictionnelle des blancs de l'Histoire, comme un commentaire chargé d'expliquer et d'accompagner la lecture de la lettre, comme une apologie de la transmission.

Dans le roman pour les jeunes l'atmosphère est bien différente. Le récit est construit sur une sorte de crescendo tragique qui se clôt avec la disparition du groupe Manouchian. L'accent est mis sur la collaboration néfaste de la police française avec l'occupant nazi : la propagande qui entoure

l'annonce de leur arrestation et de leur procès, alors même qu'ils furent fusillés, donne, à la fin du roman, une impression de gâchis et de fatalité. Ce qui importe désormais c'est le poids du souvenir!

L'épilogue contient dès lors une forte charge lyrique : 70 ans plus tard, l'héroïne, devenue bien plus âgée, entretient la mémoire des fusillés et s'emploie à raviver leur mémoire en sillonnant les manifestations de commémoration. Et le récit se termine sur l'insertion de bribes de lettres de ces résistants, écrites peu avant leur exécution. Cependant, à la différence d'autres romans historiques, le passé rejoint le présent et sa contextualisation dans le cadre du devoir de mémoire donne au présent une résonance particulière. C'est là tout le travail de Didier Daeninckx : ne pas écrire l'Histoire pour l'Histoire mais l'ancrer dans un présent où elle fait sens. En effet, L'article du *Monde des Livres* du 15 avril 2011 intitulé « Quand la Résistance électrise le présent », insiste sur cette tendance très contemporaine où « le passé est une ressource-clé quand le futur paraît si opaque... Le passé est en effet actualisé, il est refabriqué, loin d'une forme nostalgique... L'esprit de la Résistance est alors un ingrédient parmi d'autres pour composer un présent qui ne soit pas de soumission. »<sup>20</sup>

## CONCLUSION

Déclinaisons, réécritures, transferts, adaptations, palimpseste, aucun terme ne recouvre suffisamment l'entreprise de Didier Daeninckx qui veut écrire « une Histoire sans historiens » ; son parti pris est celui d'un littéraire, d'un conteur qui peut éternellement, à force de digressions, revenir sur son canevas initial. Comme si, à force d'écrit, la fiction allait enfin « suturer les blessures de l'Histoire », pour reprendre l'expression de Nabile Farès<sup>21</sup>.

Mais Didier Daeninckx est aussi, on l'a vu, un écrivain de « reliance », dans le sens de la définition donnée par Edgar Morin : « action de relier pour lutter contre l'angoisse intrinsèque de l'homme ». L'album *Missak, l'enfant de l'affiche rouge* est un récit de reliance<sup>22</sup> sur l'immigration et, en creux, sur la question de l'identité française. Il

pose en effet la question de la migration comme une condition possible, voire nécessaire, à l'engagement, mais aussi comme une reconnaissance de cette identité héroïque multiculturelle symbolisant les valeurs citoyennes de la France contemporaine. Car ce n'est pas tant un discours engagé qu'un discours sur l'engagement expliqué aux enfants que nous propose ici Daeninckx, un engagement moderne et pourtant dans la lignée de ce que fût l'engagement à l'époque de la Seconde Guerre mondiale.

Et, pour ce faire, il nous livre une vision de la France par le petit bout de la lorgnette : à la mesure des policiers qui ont sauvé trois cents juifs à Nancy, il revient dans son roman *Avec le groupe Manouchian* sur l'incroyable simplicité des Résistants, sur leur vie humble d'anti-héros. En contre-point de la figure magnifiée de Manouchian dans l'album, il livre une version de l'Histoire sans doute inspirée par la figure de son père, celle des petites gens qui osèrent s'engager. Ainsi, l'écriture à destination des enfants permet-elle d'entrer dans le feuilleté de l'Histoire, de sortir du manichéisme, de se représenter les différentes formes possibles de l'engagement. ●

1. Didier Daeninckx, *Meurtres pour mémoire*, Gallimard, 1984 (Série Noire). *La Mort n'oublie personne*, Gallimard, 1988 (Série Noire).

2. Didier Daeninckx, *entretien : Tombé sur des histoires à faire bouquiner*, Fenêtres sur cours, Université d'automne 2009, La Londe, Hebdomadaire du syndicat National Unitaire des Instituteurs, pp. 91-98.

3. Rue du monde, 2009.

4. Rue du monde, 2004.

5. Dider Daeninckx, ill. Pef, *Les Trois secrets d'Alexandra : Viva la liberté!*, Rue du monde, 2004.

6. Éditions Perrin, 2009.

7. Collection « Histoire et société », Oskar édition, 2010.

8. Didier Daeninckx, Laurent Corvaisier, Missak, *l'enfant de l'affiche rouge*, Rue du monde, 2010, p.1.

9. En Arménie.

10. Ibid.

11. Didier Daeninckx, *Avec le groupe Manouchian, Les immigrés dans la Résistance*, Oskar éditions, 2010.

12. « Lettre à Mélinée », dossier documentaire, op. cit.

13. Ainsi que le *De viris illustribus urbis Romae* de l'Abbé Lhomond en usage pour l'éducation des jeunes gens jusqu'à la Révolution française.

14. Cette deuxième argumentation n'est pas repérable pour des élèves plus jeunes, comme le montrent les expérimentations faites dans deux classes de CE2 (école élémentaire Jacques Sturm, novembre 2009, Strasbourg).

15. Qualifié d'éditeur militant.

16. *Avec le groupe Manouchian*, op.cit. , dossier documentaire.

17. *Le Monde des Livres*, 15 avril 2011, « Quand la Résistance électrifie le présent ».

18. Christiane Connan-Pintado à l'occasion d'une table Ronde sur les réécritures et les adaptations des classiques, publiée dans la revue *Nous voulons Lire*, en février 2010.

19. P.7.

20. *Le Monde des Livres*, 15 avril 2011, « Quand la Résistance électrifie le présent », op.cit.

21. Nabile Farès, propos tenus au colloque « Des Destinées voyageuses de la littérature francophone, La Patrie, La France, Le monde », Université de Strasbourg, sous la direction de Beïda Chikhi, PU de la Sorbonne, 2006.

22. Selon l'expression d'Edgar Morin dans *Ethique, La méthode 6*, Seuil, 2004.



↑  
Missak, l'enfant de l'Affiche rouge,  
de Didier Daeninckx  
ill. Laurent Corvaisier,  
Rue du monde.